

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

**Naissance
de la nation
France**

par

COLETTE BEAUNE

nrf
Éditions Gallimard

Pour Emmanuel

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Voilà un sujet sur lequel on a beaucoup écrit, même si on ne l'a pas toujours beaucoup compris. La naissance de la nation française est l'un de ces grands sujets qui ont passionné des générations d'historiens sensibilisés par trois guerres. 1870 a donné naissance à *L'Histoire du sentiment national en France* de Georges Guibal, à *La Poésie patriotique en France au Moyen Âge* de Charles Lenient et la dernière guerre à *L'Histoire de l'unité française* de Marie-Madeleine Martin. L'ouvrage de Guibal, dédié à Strasbourg bombardé et à l'Alsace-Lorraine, a pour but d'encourager « la sainte passion de la patrie ». La France ébranlée cherche un réconfort dans le passé et tente de prouver la cohésion inéluctable d'un peuple et d'un pays à travers les péripéties événementielles. La démonstration recourt chez ces trois auteurs à l'histoire politique la plus traditionnelle. Récits de règnes et de batailles suscitent les exploits des patriotes. Le Grand Ferré ou Jeanne d'Arc, fils et fille du peuple, sont mis en valeur chez les historiens républicains, tandis que l'histoire monarchiste insiste plutôt sur le rôle de la dynastie et de la centralisation royale. Selon les cas, la France est faite par le peuple ou par le roi, mais elle reste toujours fille de l'événement.

Le point de vue est autre et bien plus ambitieux chez Vidal de La Blache ou plus tard chez Seignobos. Le *Tableau de la géographie de la France* forme le premier tome de la monumentale histoire de France d'Ernest Lavisse, classique chef-d'œuvre de l'histoire universitaire positiviste, tandis que *L'Histoire sincère de la nation française* compte une dizaine d'éditions de 1933 à 1940. Ces deux ouvrages, vulgarisés par des manuels scolaires, formèrent donc plusieurs générations de savants, de lecteurs et d'élèves. À trente ans d'intervalle, leur optique est différente. À partir de

l'étude du milieu géographique, Vidal veut dégager les raisons de l'unité politique future. Les qualités d'harmonie, de variété, d'équilibre du sol français se traduisent dans une destinée politique commune. Le peuple est le fruit d'un terroir. Seignobos, au contraire, s'il admet l'importance du facteur territorial, insiste sur l'unité de civilisation de l'espace français. Faits institutionnels, économiques, littéraires et artistiques créent des conditions de vie commune qui sont le creuset de l'identité française et de la gloire de la République. L'un comme l'autre dépassent le récit de la réussite du rassemblement capétien pour en chercher les raisons. Mais, aucun d'eux, comme ses prédécesseurs, ne doute que cette marche vers l'État nation est un bien. L'histoire de France a un sens et l'acquis de tous les siècles converge pour former la nation, fruit inéluctable du temps. Si l'on s'en tient aux méthodes de l'histoire politique classique, on se borne donc à raconter les événements ou à privilégier tel ou tel facteur de cohésion (institutions, usage du français...). Mais on écrit toujours une histoire des faits, on tente de cerner ce qu'est la France médiévale. Là-dessus, les études récentes et convaincantes ne manquent pas. La France n'est plus fille de l'événement, mais reste fille des faits.

J'ai tenté de faire autre chose : un livre non sur les réalités mais sur l'image de la France, la France telle qu'on la voit, qu'on l'aime ou qu'on la rêve en cette fin du Moyen Âge. C'est une histoire de l'imaginaire national et monarchique, de ce qui n'a d'existence que dans les esprits et dans les cœurs, la France ressentie à travers les mentalités collectives. Les croyances partagées sont des éléments impalpables et pourtant décisifs de l'histoire. Elles s'expriment en d'autres mots que les nôtres. Tout le vocabulaire national est récent. « Patriote » fait son apparition dans la littérature en 1568 et dans le *Dictionnaire de l'Académie* en 1762 seulement, « patriotisme » apparaît au XVIII^e siècle, « nationalisme » en 1812. « Patrie » et « nation » ne sont pas plus éclairants. Le latin *patria* est parfois employé dans son sens actuel depuis la fin du XII^e siècle. L'équivalent français « patrie » est inconnu avant la décennie 1530-1540. Il reste longtemps réservé aux humanistes. Quant à *natio*, dont la racine est *nasci* (naître), il peut désigner au Moyen Âge toute sorte de groupements universitaires, ecclésiastiques, économiques, et rarement ethniques. On parle peu de nation française avant la fin du xv^e siècle et l'expression « sentiment national » n'est fréquente qu'au XVIII^e siècle. Il m'a donc fallu chercher quels mots on utilisait pour parler du pays de France et de l'amour qu'on lui doit. Ma première tâche s'est donc située sur le plan du langage savant. Mais ce plan n'est pas le plus important. La France

médiévale voit en effet cohabiter l'oral et l'écrit, la culture des lettrés et la culture populaire majoritaire. Cette dernière ne peut être saisie que dans la longue durée. On ne s'est pas privé d'étudier telle ou telle représentation de sa naissance au haut Moyen Âge à sa disparition au XVIII^e siècle, même si la période 1300-1500 est fondamentale. La France capétienne est aux prises en cette fin du Moyen Âge avec une grave crise économique et démographique. La guerre, la famine et la peste y entretiennent pour des décennies l'insécurité physique et psychologique. À l'extérieur du royaume, s'écroulaient tous les grands magistères : l'Empire brisé par sa lutte avec le Sacerdoce doit accepter l'indépendance des nouveaux États, la papauté a perdu ses prétentions théocratiques depuis l'affrontement avec Philippe le Bel. À l'intérieur, la crise n'est pas moindre. Certes, tous les habitants du royaume sont théoriquement sujets du roi. L'État et la nation coïncident et la centralisation et la bureaucratisation sont précoces. Mais la légitimité des Valois est contestée par le roi d'Angleterre qui prend le nom et les armes de France et se prétend plus prochain de Saint Louis. La noblesse battue à Courtrai, à Crécy, à Verneuil est déconsidérée. Le prestige du clergé est atteint par la résidence de la papauté à Avignon puis par le Grand Schisme au cours duquel on vit deux puis trois papes. C'est l'ère des désarrois, un douloureux vacillement des valeurs traditionnelles. La valeur nation, en formation depuis le début du XII^e siècle, surgit dans une sorte de vacuité et d'incertitude du champ des valeurs. Elle est nécessaire pour ressembler une société ébranlée, y créer des solidarités autres, mieux adaptées à la dureté des temps. S'adressant à tous, elle échappe aux mots pour s'incarner en symboles reliés peu à peu entre eux par des mythes explicatifs. Cet extraordinaire foisonnement symbolique et légendaire est difficile à saisir. La très sérieuse Société de l'Histoire de France sautait encore dans ses éditions des années 1950 les passages des chroniques médiévales qui les relataient. Ce n'étaient là qu'erreurs méprisables, qu'on attribuait à la naïveté de nos ancêtres. Mais le sentiment national naissant s'appuie sur ce non-vrai ou ce non-écrit, dans une France encore paysanne, où la politique est affaire de foi et de sensibilité religieuse. L'erreur partagée a autant de puissance de cohésion que la vérité partagée et toute société repose sur un certain nombre d'erreurs, un certain nombre de vérités et une masse de vérités aménagées.

Les éléments de l'étude ont été regroupés en trois pôles principaux : le *premier livre* est consacré à *la France et son histoire*, c'est-à-dire non pas à l'histoire réelle de la France, mais à l'histoire de France telle qu'on l'écrit, la France du texte et des savants. « Dès

qu'elle prend conscience d'elle-même, une nation veut justifier son présent par son passé. Rien ne lui prouve mieux son existence que son histoire. En un sens, ce sont les historiens qui créent les nations. » Dans la plupart des pays européens mais en France tout particulièrement apparaissent au XII^e siècle les premières histoires nationales. Il n'existait jusque-là que des histoires universelles, écrites à l'abri des cloîtres. La matière de France l'emporta progressivement sur la matière biblique et sur la matière de Rome dans la fascination des esprits. Elle devint le cadre normal de la réflexion historique et le resta jusqu'à la fin du XIX^e siècle. L'abbaye de Saint-Denis joua un grand rôle dans cette évolution. À la fin du XII^e siècle, y prit naissance la première *Historia regum Francorum*, et, à la fin du XIII^e siècle, le *Roman des rois* que Primat commença à écrire à la demande de Saint Louis mit à la portée de tous en langue vulgaire un récit cohérent des origines nationales jusqu'à Saint Louis. Les *Grandes Chroniques de France*, comme on les appela par la suite, furent continuées jusqu'à la fin du XV^e siècle par différents chroniqueurs plus ou moins officiels, chargés chacun de la rédaction d'un règne. Cette œuvre monumentale fut ensuite popularisée par quantité de manuels (celui du roi Philippe VI, entre autres) et d'abrégés souvent illustrés qui mettaient à la portée d'un public assez vaste une vision de l'histoire de France toujours favorable à la monarchie. Dans cette histoire officielle, nous nous attacherons à un moment exceptionnel : le récit des origines nationales. Tout l'avenir de la nation, croit-on, y est déjà contenu. L'apport des historiens nous livre une vision de la nation inscrite dans le temps, une identité temporelle de celle-ci.

Le deuxième livre est consacré aux rapports de la France et de son Dieu. La France se situe géographiquement dans la chrétienté latine, cet « anglet du monde ». Elle s'y situe aussi mentalement, le cadre européen n'ayant encore guère de consistance. Le meilleur et le plus fervent des royaumes chrétiens a une mission à accomplir. C'est la nation très chrétienne qui enfante des saints et non pas des héros, ces contrefaçons postérieures ! Ceux-ci accroissent le prestige de la nation (le prestige est encore affaire de religion bien plus que de culture), ils lui servent de médiateurs auprès du Souverain Juge. Selon les époques et l'idée qu'on se fait du lien de la France à Dieu, saint Denis, Saint Louis et saint Michel se succèdent dans la ferveur populaire. Les sources sont ici très différentes : les théologiens remplacent les historiens. Mais les récits de miracles, la fréquentation de sanctuaires, les prières seront abondamment utilisés, pour une époque où chrétien et Français sont quasiment synonymes. Le sacré est, croit-on, la seule racine possi-

ble de l'être et la France peuple élu de Dieu ne peut que s'y enraciner, s'y justifier et y trouver une essence atemporelle.

Le *troisième livre* est consacré aux *signes et symboles*. La France est signifiée par les trois lys et la croix blanche, là où nous voyons les trois couleurs, la Marianne ou le bonnet phrygien à cocarde. Ces signes sont chargés de significations plus ou moins perçues de tous ceux qui les voient. Ce qu'on dit de leur histoire, de leurs vertus, de leur sens, l'usage qu'on en fait permettent d'atteindre d'autres aspects du pays. La culture savante utilise d'autres symboles nationaux : la loi salique, la langue française dans une certaine mesure sont perçues comme telles par les serviteurs de l'État et les lettrés. Au-delà de ces signes, figurent les images globales de la nation : l'arbre ou le jardin de Paradis qui résumant son territoire, la voix puis la princesse idéale qui résumant la collectivité de ses habitants. On s'interrogera enfin sur les rapports entre la France et les Français, de l'amour proclamé au sacrifice accepté, le lien du peuple au pays et les implications de celui-ci.

L'œuvre est donc entièrement consacrée au problème du regard qu'on pose sur soi, que ce soit celui des savants dans le premier livre ou celui du peuple illettré, essentiel dans le deuxième et le troisième livre. On a volontairement écarté tous les aspects connexes, comme l'image d'autrui souvent xénophobe. On ne s'est pas intéressé non plus directement aux moyens de la propagande royale ni à l'impact de celle-ci, qui posent le problème très différent de l'opinion publique. Toute propagande réussie correspond d'ailleurs à un sentiment partagé et le succès de la propagande française a depuis longtemps été constaté. Les Anglais ont gagné la guerre de Cent Ans sur le terrain, mais ils l'ont perdue dans les esprits. Et les croyances partagées ont plus fait au XIV^e et au XV^e siècle pour soutenir les armatures de l'État ébranlées que les institutions elles-mêmes. C'est pourquoi, à côté des études politiques classiques, il me paraît justifié de laisser une place pour le monde changeant et divers des opinions collectives, qui elles aussi font l'histoire.

Premier livre

LA FRANCE ET SON HISTOIRE



1/ LES ORIGINES TROYENNES: Tandis qu'en haut à droite, Priam le Jeune descendant de Francion bâtit Sycambria dans l'ordre et l'union, en bas Enée succombe aux charmes de Didon et Romulus voit s'élever les remparts de Rome, arrosés du sang de son frère

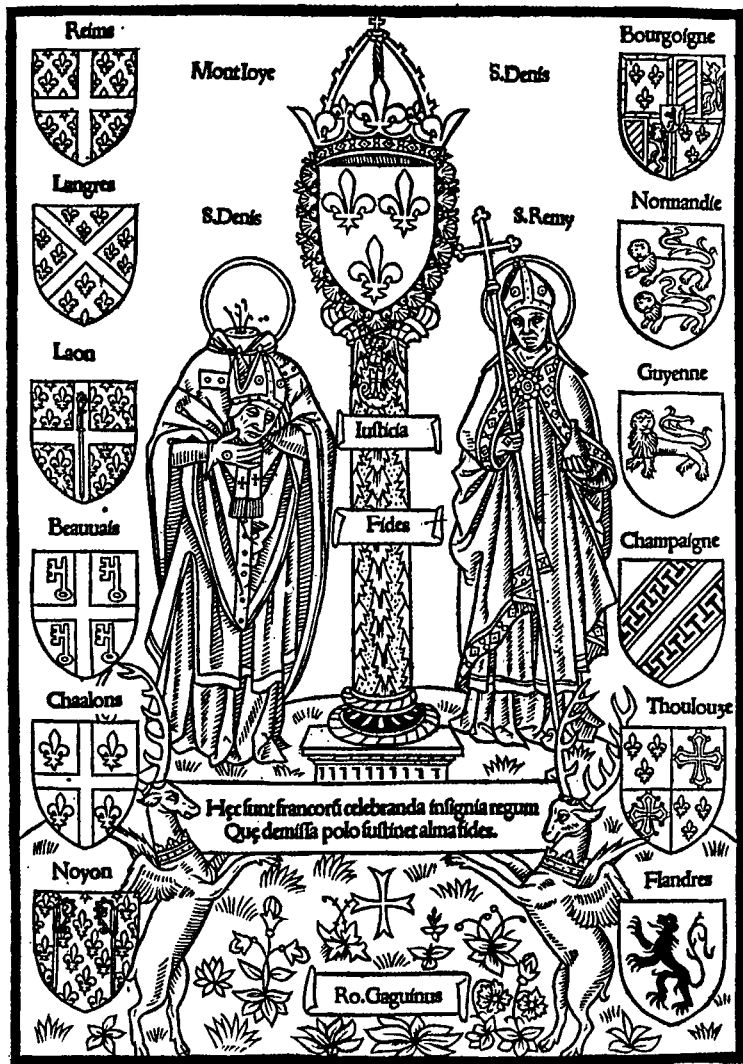
Remus. Le parallélisme glorifie la France au détri- ment de l'Empire.

(B.N. FR. 20124, Jean de Courcy, seigneur de Bourg- Achard, « Chronique universelle », f° 154. Paris, Bi- bliothèque nationale. Photo © Bibl. nat.)



A vous enseruillent prie
 Charles le quint roy
 de france. Je laout de
 paelles vee humble
 laute: z subyret.
 Tout vee z tout ce q
 le se z plus a vee commandit. ad vnt
 redubtescaurieur les naturees d'omme
 plume. Adm. Instate. vee z autres
 qui furent les liures des proprietes des

diables merent laige toy souuerain de tous
 les orskauls. et entre les proprietes sont elle
 a pluscaus lui en attribuent ny priapuals
 Et la premier e que elle surmonte par son
 vol to. autres orskauls. La seconde q
 elle vrande succerint: sans flectur le soleil
 La tierce q elle veeuue les faons z ceulx
 qui plament ne veeuue vrande le soleil
 sans flectur elle les sette lires de son mid z
 veeuue. Et quant au bi confidre et



3

2/CLOVIS: En haut, l'ange apporte à l'ermitte de Joyenval le bouclier aux trois lys. Celui-ci remet le nouvel écu à Clotilde qui fait l'échange des armoiries. Au milieu, à droite, Clotilde donne l'écu miraculeux à Clovis qui affronte le roi Conflat. À gauche, saint Remi baptise Clovis avec la sainte ampoule et lui fait sa fameuse promesse. Sortant de l'église, Clovis touche les écrouelles. En bas, à droite, une procession figure peut-être la remise de l'oriflamme à Clovis. À gauche, Raoul de Presles offre sa traduction au roi Charles V. Le cycle entier de Clovis est ici regroupé en une seule image.

(B.M. Mâcon 1, *La Cité de Dieu* de saint Augustin, traduite par Raoul de Presles, vers 1473, f° 2. Paris, Bibliothèque nationale. Photo © Bibl. nat.)

3/SAINT DENIS: Au centre de l'image, les trois lys entourés par le collier de l'ordre de Saint-Michel et surmontés d'une couronne fermée sont soutenus par la colonne de Justice et de Foi. À gauche, saint Denis porte sa tête, tandis qu'à droite saint Remi tient la sainte ampoule. Les armoiries des douze pairs de France s'alignent sur les deux côtés. En haut figure le cri de guerre royal « Montjoie Saint-Denis », en bas se mêlent les deux principales devises royales, la croix blanche et le cerf volant ailé.

(Robert Gaguin, *Compendium de Francorum gestis*, 2^e éd., Paris, 1501. Paris, Bibliothèque nationale. Photo © Bibl. nat.)



4



5

COLETTE BEAUNE

Naissance de la nation France

La naissance de la nation française est l'un de ces grands sujets qui, depuis plus d'un siècle, ont passionné des générations sensibilisées par trois guerres.

Colette Beaune le renouvelle de manière décisive par une approche profondément originale et dont on ne pourra plus se passer : non pas l'histoire des réalités politiques, militaires et institutionnelles, mais l'analyse de l'image de la France telle qu'on la voit, qu'on l'aime ou qu'on la rêve en cette fin du Moyen Age. La France de l'imaginaire national et monarchique, c'est-à-dire de ce qui n'a d'existence que dans les esprits et les cœurs.

Trois volets : d'abord *l'histoire*, l'histoire comme forme de conscience de soi et justification du présent par le passé, la façon dont la matière de France, à partir du XII^e siècle, l'a progressivement emporté sur la matière biblique et la matière de Rome dans la fascination des savants et des clercs. Ensuite le *sacré*, c'est-à-dire le lien d'élection qui a fait de la France le peuple de Dieu, par l'intercession de saint Denis, Saint Louis et saint Michel. Enfin, et pour la première fois ici analysés, les *signes et symboles* à une époque où les lys et la croix blanche nous tiennent lieu de Marianne et de bonnet phrygien, où les lettrés voient dans la loi salique et la « langue française » des traits spécifiques de la nation, où le peuple déchiffre dans l'arbre et le jardin du Paradis l'image du territoire, et dans la princesse idéale la collectivité des habitants.

Une œuvre centrale donc, tout entière consacrée au problème du regard que l'on pose sur soi, et appelée, par sa matière et sa manière, à devenir classique.



9 782070 703890



85-IX A 70389 ISBN 2-07-070389-4